

## Nelly, Foucault et moi

Annie Cloutier

---

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61804ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cloutier, A. (2010). Nelly, Foucault et moi. *Moebius*, (127), 29–34.

# ANNIE CLOUTIER

## *Nelly, Foucault et moi*

*Se suicider, c'est la manière ultime d'imaginer.*

Michel Foucault

Il m'arrive de me lever avec l'envie de me tirer une balle dans la tête. (Cela n'arrive-t-il pas à tout le monde?) Une envie nette et précise, chirurgicale, comme j'aime que les choses le soient.

Je suis une femme parfaite, qui mène une vie parfaite, il faut que vous le sachiez. Tout m'arrive. Tout m'est dévolu. La plupart du temps, je suis formidablement heureuse. Si vous m'abordez, je réponds avec gentillesse. Je veux que vous vous sentiez bien.

Nous sommes nées en 1973.

Toutes les deux.

Isabelle Fortier et moi, Annie Cloutier.

Nous sommes deux fausses blondes. Du moins l'étions-nous.

J'ai toujours été moins affriolante qu'elle, toutefois.

Plus costaude. Plus ancrée, peut-être.

Comme elle, mais dans une mesure infiniment plus modeste, je sais ce que c'est que d'être plébiscitée. J'ai été cette femme assise devant son ordinateur portable, qui regarde son œuvre, qui voit son nom multiplié dans Google. Ma photo de promotion est très bien. *Photoshop*, ça fonctionne pour tout le monde, et nous sommes toutes en mesure de jouer à la célébrité. À la nuance près que nous ne sommes pas toutes publiées à Paris. (Loin s'en faut.)

Est-ce cela? Est-ce ma parfaite banalité qui me préserve de la mort?

*Est-ce que ce sont mes enfants?  
 Non, ce n'est pas vraiment cela.  
 Mon travail, alors?  
 Non.  
 Dieu?  
 Non, non, merde.  
 Et si c'était Kurt?  
 Non plus.  
 Les comprimés, évidemment.  
 En fait, non, même pas eux.  
 Qu'est-ce qui, alors, me maintient en vie  
 et qui a fait défaut à Caroline?*

se demandait Anna, dans *Ce qui s'endigue*.

(Je fais ce qu'il ne faut pas, je me cite comme si ce texte n'était pas de moi, car en vérité il ne l'est pas, et cela aussi est angoissant, l'imposture, l'effet de miroir, la tricherie, l'irréel.)

Au fond, je pense que ce sont les enfants. Et pourtant je suis bien placée pour savoir que le désir d'enfant est une construction. « Une construction », c'est une façon sociologiquement correcte de dire que c'est n'importe quoi.

Vouloir des enfants, les mater, enfouir son nez dans leur cou, interrompre sa carrière pour étirer le plus qu'on peut le temps passé auprès d'eux, c'est n'importe quoi.

Je suis devenue enceinte à 21 ans, pendant que Nelly, dans des hôtels chics du centre-ville de Montréal, escortait des hommes friqués et insatisfaits. Il est possible qu'à 21 ans, Nelly et moi ayons eu une conception fort différente de ce qu'était le n'importe quoi, mais j'ose néanmoins affirmer trois choses :

1. Nous partagions elle et moi la conscience aiguë de la possibilité du désespoir et de l'absurdité.
2. Nous nous pensions les proies de forces avides qui contraignent, qui avilissent.
3. Deux options s'offraient à nous : la fornication / l'enfant.

J'étais une personne moyenne, boulotte et névrosée, à cette époque-là. Je n'intéressais personne d'autre que cet homme qui couchait avec moi et avec qui j'ai conçu cet enfant.

Cet homme, incidemment, fait des Sudoku à côté de moi, en 2010, pendant que j'écris.

Combien d'hommes sont passés sur, à côté, dans Nelly depuis qu'elle a eu 21 ans? 2010 est une année qu'elle ne vivra pas.

*Au Moyen-Âge et jusqu'à la Renaissance, écrit Foucault, le débat de [la Femme] avec la démence était un débat dramatique qui l'affrontait aux puissances sourdes du monde; et l'expérience de la folie s'obnubilait alors dans les images où il était question de la Chute et de l'Accomplissement, de la Bête, de la Métamorphose et de tous les secrets merveilleux du Savoir.*

Je me lève le matin. Je le fais. Je prends ma douche et à 6h 50, j'entre dans la chambre de mes enfants sur la pointe des pieds. Je lève les stores. Je les nomme de ma voix la plus tendre. Ils s'assoient dans leur lit en se frottant les yeux. Ils m'entourent de leurs petits bras. Ils le font vraiment, comme dans les films.

Devant les portes-patio de la cuisine, pendant qu'ils déjeunent, je projette mon angoisse sur les arbres dénudés. Le soleil est rose sur la neige. La cuisine est inondée de clarté. Peut-être que sans les fantasmagories de la religion, sans ces délires, nous avons perdu nos soupapes.

*Bye, maman. Bonne journée,* lancent mes petits minous emmitoufflés. Ils partent, leur sac au dos, leurs grosses mitaines. Je les vois dehors deviser avec sérieux: Est-ce le *Ninja Power I* ou *II* qui est le plus le fun sur la Wii?

L'angoisse est intangible et en constante expansion. Elle grouille, maraude, peut éclater à tout moment. Qu'avait-elle, Nelly, pour marcher résolument dans l'existence? Pour faire ses journées d'un bout à l'autre, sans s'enfarger ni s'affaler, et surtout: quelle était sa façon à elle de se saisir des questionnements ou de les ignorer?

Foucault disait :

*Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut – l'égarement de celui qui connaît?*

C'était là une façon incroyablement exigeante de poser les termes de l'épistémologie. Connaître jusqu'à ce que mort ou folie s'ensuive. Connaître, d'une certaine façon, *pour* que mort ou folie s'ensuive. Foucault n'était pas d'accord pour dire qu'il faut ignorer les questionnements qui deviennent des puits sans fond.

Foucault et Nelly sont morts.

Ce soir, je suis en paix. Les choses tiennent. Je bois du thé en réfléchissant à mon mémoire de maîtrise. Je suis au chaud sur le divan du salon. Et puis, tout à coup, sans avertissement, je suis terrassée par ma terreur quotidienne. Il n'y a là rien d'exceptionnel. Cela peut survenir à tout moment. La conviction incorrectement fondée que : *Rien de cela ne tient. Tout cela est faux.* L'effroyable douleur.

Je sais que c'est mon cerveau qui défaille momentanément. J'en connais un bout sur les synapses et les connexions fortuites. Mais il n'est rien – absolument rien – que je puisse faire pour contrôler, gérer, prévoir ces situations. Dans une autre vie, j'appelais mon cerveau : le grand commandeur.

Comment se représente-t-on la folle, la putain, la bizarre, la mort, de nos jours ?

Elle est morte à trente-six ans.

Je vais en avoir trente-sept cet automne.

Et moi je continue de m'approprier l'existence et de la laisser déferler. Je suis devenue sociologue. J'ai appris à ordonner mes pensées. Je parcours la mythologie du monde « apparemment glorifiante, mais en fait apeurante ».

La vie  
est-elle  
belle?

Quand elle est morte, ça a été à qui souffrirait le plus et s'exalterait avec le plus d'intensité de cette disparition.

[E]spérance que la vie puisse aller toujours de l'avant, même quand elle semble emportée par le meurtre et le suicide, la folie et l'inertie.

Elle avait à vivre l'automne, les critiques. Elle absorbait déjà l'inévitable déclin.

D'innombrables auteures – et Nelly était l'une d'elles – établissent la trame de leurs romans sur la prémisse que le sentiment d'irréalité *est* la réalité. Je m'inscris en faux. Ce qu'*est* le sentiment d'irréalité, c'est une maladie mentale qu'il faut combattre de toutes nos forces de vivantes. S'il y a une cause sociologique au suicide, c'est bien l'exaltation nihiliste de ce qui n'a pas de sens.

Même mon homme aux Sudoku ressent une jouissance inouïe à l'évocation de ce qui va mal. Car il existe une façon de se représenter la réalité sous son pire jour, d'en dire le plus épouvantable, de l'étaler grande ouverte sur la grande table de la salle à dîner avec les photos couleurs et les gros titres de trois pouces, et de se gonfler des mots épouvantables qui énoncent l'horreur avec fermeté et jouissance, et de l'énoncer encore et encore, et de se tenir droit devant l'évocation jouissive de la Shoah ou de la guerre en Irak – oui!, être un homme, c'est cela! C'est contenir l'innommable, l'insupportable, l'abominable – et mieux encore: c'est inventer l'inférieur, en faire un univers tautologique jouissif, en contaminer les autres, toutes celles qui écoutent et qui absorbent, qui se tiennent démunies face à l'invention du mal par le discours des hommes, qui tremblent et qui se débattent, toutes petites, toutes menues, avec leur grand commandeur personnel.

Ces hommes-là retombent sur leurs pattes. Est-ce de s'être délestés de leur angoisse en la clamant? Savent-ils même ce que peut être l'angoisse? Ils retournent à leur quotidien comme si de rien n'était, leur cerveau pur, lavé, sans tache. *Est-ce qu'on retourne au Danemark cet été, chérie?*, demande-t-il en tournant, avec toute la gentillesse, tout l'amour, toute la douceur du monde, sa belle tête vers moi.

Cette façon qu'il a de danser avec la réalité, je ne la connais pas. La trouver si abjecte et absurde qu'on puisse en rire. Son cynisme.

C'est quand ça va bien qu'on proteste, écrivait Castoridis. Les jougs n'apparaissent insupportables que lorsque apparaît la possibilité de s'en libérer. Il est un moment où l'oppression (politique ou mentale, peu importe) ne se dissipe plus. Quand ce moment vient, il n'est plus d'écriture, plus de mots, plus de pensée.

On ne sait pas comment elle s'est tuée. Dans mon imagination, la balle fuit vers ce point déterminé du néant où la douleur de vivre s'efface jusqu'à ne plus exister.

Oui, ce sont mes enfants. C'est grâce à eux que je trouve la vie belle et que je suis heureuse. Désormais, je ne m'appesantirai plus sur l'angoisse.

---

Tous les extraits de l'œuvre de Michel Foucault sont tirés de *Se déprendre de soi-même. Dans les environs de Michel Foucault*, par Victor-Lévy Beaulieu, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2008.